

Annie-Claude Sortant-Delanoë

Illusion, substitution, application *

« Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients.

Si j'ai annoncé que le transfert, c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est qu'application particulière, spécifiée, de ce qui est là d'expérience. Je vous prie de vous rapporter au texte de ce que, au milieu de cette année, j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient.

Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* – et de l'autre, je dirai folle, énigmatique. N'est-ce pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité d'où se définit un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour ? Du partenaire, l'amour ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie, pour me faire entendre, le courage, au regard de ce destin fatal. Mais est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance ? Cette reconnaissance n'est rien d'autre que la façon dont le rapport dit sexuel – devenu là rapport de sujet à sujet, sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient – cesse de ne pas s'écrire ¹. »

C'est un passage que j'aime particulièrement. Il parle de la pauvre vie humaine avec une certaine modestie, presque simplicité, pourrait-on croire, avec des signifiants qui résonnent pour chacun : se supporte, énigmatique, jouissance folle, affecté, courage, reconnaissance. Et pourtant, entre les termes évasifs énumérés par Lacan comme un « certain » amour, les termes précis, comme « tout » amour, les signes « toujours » ponctués énigmatiquement, qui renvoient à « le savoir, c'est une énigme » du début de la leçon, les questions se posent...

Le rapport dit sexuel entre deux partenaires cesserait, momentanément, de ne pas s'écrire – momentanément « point de suspension à quoi s'attache tout amour ² » qui révèle son côté fugitif –, grâce à l'amour, amour soutenu par une reconnaissance mutuelle des effets du savoir inconscient. Ce savoir insu, même du sujet, qui le dépasse, est quelque chose qui se montre, qui se dit, par des signes énigmatiques, des traces, par des

symptômes de jouissance, incluant les événements de corps ; le sujet lui-même ne sait pas ce qu'il dit ou montre, mais ces signes rendraient compte de la façon dont l'être parlant supporte la solitude, l'exil, conséquence du non-rapport sexuel, c'est-à-dire de quelle manière, pour le sujet, le rapport sexuel n'existe pas. L'amour ne supplée pas au rapport sexuel mais à son inexistence, c'est la réponse à l'exil, donc au manque, qui fait signe, toujours fugacement.

Les amants sont donc réunis par quelque chose dont ils n'ont pas d'idée, dont ils sont affectés, mais auquel ils ont répondu ; ce quelque chose a un rapport avec *lalangue*, totalement singulière pour chacun.

Cela rend donc l'amour insaisissable par le langage. Dans *Les non-dupes errent*, Lacan parle, à propos de l'amour, de la connexité entre deux savoirs irrémédiablement distincts. Il ajoute : « Quand ça se produit, ça fait quelque chose de... tout à fait privilégié. Quand ça se recouvre, les deux savoirs inconscients, ça fait un sale méli-mélo ³. »

Je m'interroge d'ailleurs sur la façon dont ça se recouvre.

Ce n'est pas la rencontre entre les signifiants qui représentent les sujets, ni entre les symptômes conscients, là on serait dans le même, l'illusion du un. Il n'y a pas plus de un dans l'amour qu'il n'y a de jouissance commune dans le rapport sexuel. Les liens qui subsistent chez certains, malgré le perpétuel malentendu, seraient-ils dus à ce « cesse de ne pas s'écrire » qui a eu lieu un moment ?

L'amour dû à cette reconnaissance très particulière est contingent par définition, hasardeux, imprévisible. Ce qui manque à l'un n'a rien à voir avec ce qu'a l'autre. N'importe qui peut être aimé, voyez ce que dit Lacan d'Alcibiade, « le seul con intégral [...] il n'en est pas moins l'objet aimé ⁴ ».

Rien qui serait de l'ordre de l'accord ne gouverne cette rencontre ; pas plus Meetic que le bal des débutantes, ou la Bibliothèque nationale. C'est une rencontre aléatoire dont personne ne peut rien dire. Mais l'impossible du rapport sexuel est toujours là, et c'est d'ailleurs sur son lit que le sentiment amoureux peut se déclencher vis-à-vis d'un autre dont la réponse « courageuse », et les traces de son exil émeuvent.

Seulement, l'amour contingent va être tirillé par le nécessaire et vouloir s'y inscrire. C'est dire que l'amour ne cesse pas, ne cessera pas... « ce qui ne cesse pas de s'écrire » se substituera au « ce qui cesse de ne pas s'écrire ».

Le nécessaire et le contingent sont deux des quatre catégories de la logique modale aristotélicienne, que je vous rappelle brièvement :

1. Nécessaire (ce qui ne peut pas ne pas être vrai), ce qui ne peut pas être autrement, ce dont le contraire est impossible. Le nécessaire est *ce qui ne cesse pas de s'écrire* ;

2. Contingent (ce qui peut être vrai ou faux). La contingence s'oppose à la nécessité. Un événement est contingent s'il repose sur des circonstances particulières, sur un état de choses singulier, ce qui pourrait être différent. Est contingent *ce qui cesse de ne pas s'écrire* ;

3. Possible (tout ce qui peut être, sauf impossible), *ce qui cesse de s'écrire* ;

4. Impossible (ce qui ne peut pas ne pas être faux), *ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire*, le rapport sexuel.

Alors comment le sujet parlant va-t-il se débrouiller avec cette contingence de l'amour tout à fait insupportable ? Quels subterfuges va-t-il utiliser pour tenter d'y substituer le nécessaire ? La passion de l'ignorance à l'œuvre dans tous les leurres amoureux, dans tous les évitements, va s'y retrouver par la fixité du fantasme qui tente de nier le réel : il y a autant d'inventions que de sujets, chacun fabrique sa propre réponse illusoire.

Mais cela ne suffit pas. Pour y croire vraiment, à l'amour toujours, pour tous et pour chacun, avec un ou plusieurs partenaires, il faut une assurance collective, une sorte de garantie, à travers les époques et les lieux, où chacun peut inscrire sa propre modalité singulière d'illusion, reconnue et soutenue par le groupe social. Il s'agit par exemple de l'amour courtois, l'amour de Dieu, le pur amour, la passion, le romantisme... le mariage pour tous.

L'amour courtois

« L'amour courtois, qu'est-ce que c'est ?

C'était cette espèce, cette façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel en feignant que c'est nous qui y mettions obstacle. C'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tentée. Mais comment en dénoncer la feinte ⁵ ? »

« [...] l'amour c'est l'amour courtois ⁶. »

L'amour courtois est né au ^{xii}^e siècle dans l'aristocratie du Midi de la France. C'est toujours un amour, ni libertin ni passionné, d'un homme pour une femme. La relation amoureuse est régie par un véritable code du « savoir aimer », auquel doit se soumettre le chevalier pour mériter un signe de la femme qu'il aime : il doit la vénérer, lui être entièrement soumis, voire accepter le déshonneur sans broncher. La dame, sorte d'absolu, qui semble

d'ailleurs toujours la même dans les descriptions de sa beauté et de ses vertus, tant le code est strict et précis, paraît inaccessible, mais peut accepter les hommages devant tant de constance. Cependant, le désir doit rester inassouvi. De ce fait, la dame ne peut être qu'un objet interdit, la femme d'un autre par exemple, auquel elle se doit de rester fidèle, ou presque. Tout cela, bien sûr, dans le plus grand secret qui permet aux amants de jouir de la parole et de l'écriture : pas d'amour sans parole, sans déclaration.

« [...] parler d'amour est en soi une jouissance ⁷. » Les complications des sentiments, de l'amour, du mariage, de l'adultère font la trame de la poésie et du roman courtois, ce qui permet au chevalier et à sa dame de maintenir encore plus à distance l'impossible, tout en jouissant encore et toujours des mots.

Donc l'amour ainsi codifié ne peut pas sembler contingent : il entre dans le nécessaire puisque perpétué imaginativement. L'impossible mis en acte est moins difficile que l'aléatoire. L'absence de relations sexuelles ne met pas en cause le non-rapport sexuel. Il pourrait donc s'écrire, ce qui permet de croire au possible.

L'amour mystique, ou plutôt Dieu comme partenaire amoureux

« Les péricépéties et les déceptions inhérentes à l'amour génital en se détournant de son but sexuel [...] saint François d'Assise est peut-être celui qui est allé le plus loin dans cette voie ⁸ », dit Freud.

« Je puis à la rigueur prouver à l'autre qu'il existe, non bien sûr pas avec les preuves de l'existence de Dieu dont les siècles le tuent, mais en l'aimant, solution apportée par le kérygme chrétien ⁹ », dit Lacan.

« [...] l'amour demande l'amour ¹⁰ », aimer, c'est vouloir être aimé, la main qui se tend rencontre la main qui répond.

La jouissance de la parole, de la voix, des mots, de la prière fait consister l'objet et engage celui qui l'émet dans une relation amoureuse qu'il constitue de toutes pièces. Il y a un amant et un aimé, l'aimant rêvant de faire un avec Dieu, le corps dépouillé de l'amour sexuel, mais imaginé dans une résurrection des corps.

Il y a échange possible entre le don de soi et une gratification éventuelle. Il y a un savoir supposé à Dieu, tout-puissant, viril donc, mais qui ne jouit pas de sa créature. De ce fait l'amour donne un sens, qui exclut le réel. L'impensable de Dieu comme partenaire sexuel couvre l'impossible. On peut être là aussi dans le nécessaire, hors contingence.

Mais il y a une autre manière d'aimer Dieu : le *pur amour*. Un livre publié en 1697 par Fénelon dit ce qu'est la doctrine du pur amour, transmis par Jacques Le Brun dans *Le Pur Amour de Platon à Lacan* : « C'est un amour inconditionnel dont l'ultime critère serait le refus de toute récompense, un amour qui trouverait sa jouissance dans la ruine de toute jouissance et entraînerait avec la perte de soi, la perte de l'amour et même celle de Dieu ¹¹. »

C'est le don total, sans retour, sans réciprocité. Il n'y a plus de recours à Dieu, même par la prière. C'est le Dieu obscur qu'on fait exister par la haine. Quelle consistance, et pour l'Autre menaçant, et pour soi ! C'est l'évitement absolu de la rencontre avec l'impossible, puisque tout est le désir de Dieu pour l'amant : pas de contingence, mais du nécessaire, voire du possible.

La passion

Ne serait-ce pas l'impasse même de l'amour : mettre ensemble ce qui aspire à l'infinitude et ce qui n'existe que dans l'instant ?

La passion oppose une contingence à une autre. La rencontre amoureuse passe du contingent au nécessaire, ne cesse pas de s'écrire, mais une mauvaise rencontre à nouveau contingente sépare les deux amants, qui continueront à s'aimer, au moins un des deux, pour l'éternité : la mort, le devoir, l'honneur, la mauvaise femme, etc. Roméo et Juliette, les tragédies de Racine, le romantisme. L'Autre sépare. Dans *Les Vases communicants*, Breton, en proie à la déréliction de la perte de Suzanne Muzard, événement dans lequel les contraintes matérielles ont joué leur rôle, tente de se persuader que « seul un changement social radical, dont l'effet serait de supprimer, avec la production capitaliste, les conditions de propriété qui lui sont propres, parviendrait à faire triompher, sur le plan de la vie réelle, l'amour réciproque ¹² ».

Dans la passion, c'est l'amour fusion qui se croit relever de l'exception, donc si la rencontre paraît miraculeuse aux amants, le nécessaire s'inscrit d'office.

De nos jours, quelle est la forme de l'évitement ? Les intégrismes religieux, la multiplication des partenaires qui soutient l'état amoureux, la Saint-Valentin dont le succès grandit paraît-il tous les ans, toutes générations confondues, ou le mariage pour tous.

Le transfert

« Et ce n'est pas un des moindres intérêts de l'expérience du transfert de poser pour nous, plus loin peut-être qu'on n'a jamais pu la porter, la question de ce qu'on appelle l'amour authentique, *eine echte Liebe*¹³ », nous dit Lacan dans *Encore*, et plus tard : « [...] le transfert [...] n'est qu'une application particulière, spécifiée, [de l'amour, mais tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients] [...]. J'ai parlé en somme de la reconnaissance, de la reconnaissance, à des signes toujours ponctués énigmatiquement, de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient¹⁴. »

Là, j'ai trouvé la question plus compliquée. De quoi se supporte cette forme d'amour, de quelle reconnaissance s'agit-il, y a-t-il des signes même énigmatiques ?

Tout amour s'adresse au savoir inconscient, ce savoir insu que l'analysant suppose à l'analyste. On fait exister l'Autre en l'aimant. Dans l'expérience analytique, dès les premiers entretiens, l'analysant fait constituer le sujet supposé savoir afin qu'il contienne son semblant d'objet. Savoir qui n'est pas encore là mais qui va se révéler dans la cure.

Pour l'analyste, seul doit exister le désir de l'analyste, qui va lui permettre de recevoir quelqu'un ayant une demande et de supporter le transfert. Y a-t-il chez l'analyste des traces de sa façon d'avoir pris en compte l'impossible et le réel qu'on ne peut mettre en mot, et des signes de sa jouissance opaque qui renverrait à la jouissance du demandeur ?

Mais les personnes que l'on reçoit, adressées généralement par un tiers, ne rencontrent souvent qu'un analyste. Alors cette rencontre si contingente, là, deviendrait possible à défaut d'être nécessaire ? Cependant, le choix d'un analyste dans notre champ n'est pas exactement régi de la même façon : la sélection se fait souvent sur une rencontre, bonne ou mauvaise, purement imaginaire, d'un exposé ou d'un texte, avec des signifiants qui touchent. Y a-t-il pour autant cette reconnaissance particulière ?

Alors, qu'en est-il du signifiant quelconque du psychanalyste ?

La seule rencontre possible, c'est le désir de l'analysant avec le désir de l'analyste, ou plutôt le désir de l'analyste avec peut-être le désir de l'analysant, s'il est désir de savoir. Par la grâce¹⁵ de l'analysant comme par la grâce de Dieu, terme de la proposition du 9 octobre.

Peut-être y a-t-il des points communs entre le transfert et l'amour de Dieu ? Que me veut-il ? Comment jouit-il de moi ? Il n'y a pas plus de réponse à la demande de la part de l'un que de la part de l'autre. Le sans-réponse

de l'analyste pourrait permettre de croire à sa toute-puissance, mais il y a l'acte analytique qui fait coupure et qui bouleverse toute la construction.

Si le langage est bien ce qui sépare l'homme du réel du rapport sexuel parce qu'il ne peut ni le dire, ni le représenter, ni l'inscrire, le défaut du langage à pouvoir rendre compte du réel est également accès à ce réel. Le trajet de la cure est un mouvement qui va de la supposition à la désupposition, du sens jusqu'au hors-sens ininterprétable dont l'analysant n'a pas d'idée. C'est par le trajet de ce désir-là que le sujet va pouvoir, s'il le veut bien, se confronter à l'impossible et trouver sa réponse singulière, éthique, face au réel. Le transfert ne cesse donc pas d'être contingent.

Il y a une très jolie phrase de d'Alembert qui fait l'éloge de Marivaux et qui correspond peut-être au passage qu'on vient d'étudier : « On croit entendre dans ces pièces des étrangers de beaucoup d'esprit, qui, obligés de converser dans une langue qu'ils ne savent qu'imparfaitement, se sont fait de cette langue et de la leur un idiome particulier ¹⁶. »

C'est bien ça l'amour...

Mots-clés : contingent, nécessaire, pur amour, passion, transfert.

* ↑ Intervention faite à Paris, le 19 juin 2014, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Jouis-sance, amour et satisfaction ».

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 131.

2. ↑ *Ibid.*, p. 132.

3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 15 janvier 1974.

4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 464.

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 65.







6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent, op. cit.*, leçon du 8 janvier 1974.

7. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 77.

8. ↑ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Points Essais, 2010, p. 25.

9. ↑ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 11.

11.  J. Lebrun, *Le Pur Amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil, 2002, 4^e de couverture.
12.  A. Breton, *Les Vases communicants*, Paris, Folio Essais, 1996, p. 83.
13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 113.
14.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 131.
15.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 247.
16.  Jean Le Rond d'Alembert, « Éloges historiques », dans *Œuvres de d'Alembert*, Paris, Éditions A. Belin, 1821, p. 585.